LE MIROIR DU PEUPLE,

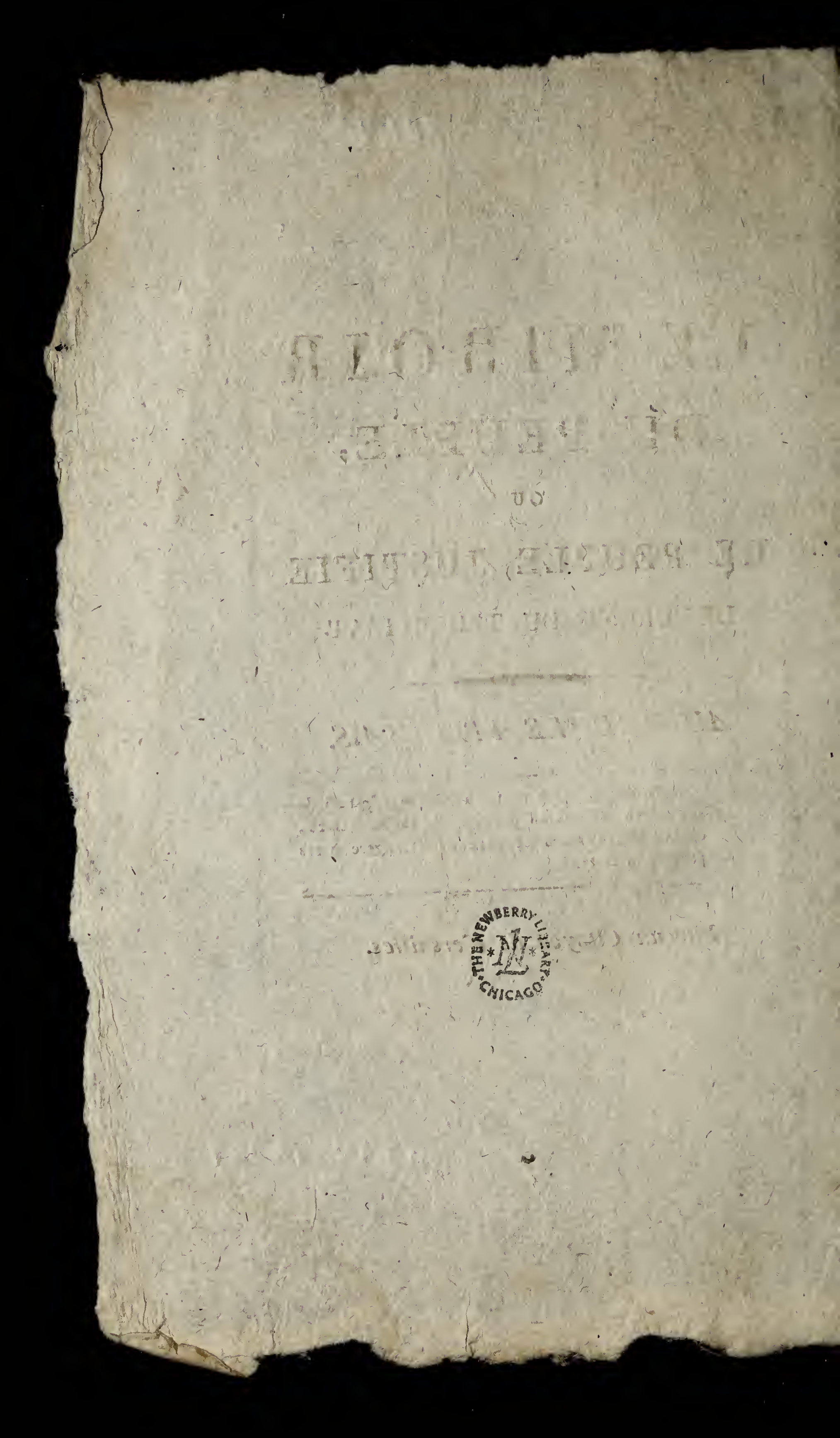
OU

LE PEUPLE JUSTIFIÉ DES CRIMES DU TRIUMVIRAT.

AU PEUPLE FRANÇAIS.

Il est des tems où tout un Peuple n'est ni de son siécle, ni de son pays, ni de son caractère, et la France semblait devenue étrangère à ses propres intérêts.

Par un Citoyen de Versailles.


THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

LE MIROIR
DU PEUPLE,

OU

LE PEUPLE JUSTIFIÉ

DES CRIMES DU TRIUMVIRAT.

AU PEUPLE FRANÇAIS.

Il est des tems où tout un Peuple n'est ni de son siécle, ni de son pays, ni de son caractère, et la France semblait devenue étrangère à ses propres intérêts.

PEUPLE dont les droits sont imprescriptibles et dont les intérêts me furent toujours chers ! Peuple fait pour être heureux, daignes écouter la voix d'un ami qui plaida si souvent ta cause sous le ministère de tes oppresseurs, sans jamais redouter la vengeance des despotes !

Cette voix courageuse est celle même de la Nature, de la Raison, de la Vérité, de la Justice, dont je ne suis que l'organe ; c'est par elles qu'il est respectable.

La vanité, l'égoïsme et le malheur n'ont point endurci mon âme, ni affaibli son énergie. Mon amour pour la liberté soumise aux lois, et ma phylantropie ne pouvaient dans aucune circonstance, me rendre esclave par état, ou par caractère. J'ai pour maxime: QUE LES ESCLAVES VOLONTAIRES ONT FAIT PLUS DE TYRANS, QUE LES TYRANS N'ONT FAIT D'ESCLAVES FORCÉS. Fidéle à ce principe, mon cœur se révolte, mon âme se câbre contre toute espéce de tyrannie.

Je me suis tû pendant son régne, parce que j'ai cru inutile de lui offrir une victime de plus. Les monstres qui s'étaient arrogé le droit exclusif de tout faire avec impunité, avaient enlevé aux autres PAR LA TERREUR, jusqu'à la faculté de penser, et, à plus forte raison, le droit de réclamer contre cette rage de systêmes désastreux qui, s'étendant de la circonférence de la République au centre, portaient dans le cœur même de la Patrie, le poignard dont les TRIUMVIRS lui avaient déjà ouvert le flanc.

Peuple, tu as vu plus d'une fois des reptiles venimeux, du fond de la fange où ils sont nés, se permettre des sifflemens et jeter leur poison contre les aigles qui planent. Le triumvirat a donné ce spectacle aux deux mondes.

Plus le patriotisme était pur et éclairé, plus les vertus étaient recommandables et les talens dignes de faire autorité, et plus aussi les Citoyens qui réunissaient ces qualités précieuses, étaient suspects à la tyrannie en chef. Inscrits sur LA LISTE DES PROSCRIPTIONS, on les gratifiait d'un mandat payable à vue, et à l'ordre des Antropophages fournisseurs de la boucherie nationale (1).

Temoin de ces horreurs de tous les jours, Peuple, tu gémissais sans-doute, mais en secret; tu ne regardais plus qu'en dedans, par la crainte qu'un coup-d'œil, qu'un signe extérieur de compassion, qu'un soupir enfin, ne te missent au rang des victimes. Mais pendant que tu gémissais, bon Peuple, les tyrans, leurs séïdes, leurs complices, accusateurs, témoins, juges et bourreaux tout ensemble, étaient yvres de joie : livrés à tous les genres de débauche, ils renouvellaient dans leurs orgies, les festins D'ATRÉE, de PÉLOPS et D'ARCAS, avec cette différence, que dans ceux-ci, l'individu servait de pâture, tandis que dans les autres, on dévorait les générations présente et future. S'il était vrai que le soleil D'ÉTOLIE rebroussât d'horreur, pour ne point éclairer des actions si détestables, celui de la France aurait souffert une éclipse totale.

Pour détourner ton attention de ces scènes aussi scandaleuses que barbares, Peuple, on te disait SOUVERAIN, lors même qu'on te traitait avec plus de dureté et de mépris que les SPARTIATES ne traitaient les ILOTES. Ta souveraineté, pendant ces jours de deuil et de calamités publiques, ne consistait que dans le privilége d'applaudir aux tyrans de la Patrie, sous peine d'être traduit au tribunal *des Juges de l'Enfer*. Nous étions libres, disait-on, et les poignards nous environnaient; nous étions libres, et nous n'avions pas la faculté de parler, ni celle de remplir les devoirs de la piété filiale, de l'amitié, de la bienfaisance, des secours réciproques qui entretiennent la vie sociale; nous étions libres, mais dans une cage de fer, où nos tyrans décimaient chaque jour leurs victimes.

Nous étions libres, et de toutes nos propriétés,

il ne nous restait que nos âmes, parce que les âmes des gens de bien ne peuvent pas se vendre à l'ancan ?

En vain réclamait-on la justice, elle n'avait plus de balance, comme la vérité n'avait plus d'organe pour parler devoirs, moralité, vertus. Ç'aurait été exposer ces trois noms si saints aux outrages des *Hébert*, des *Chaumette*, des athées, des brigands et compagnie. Bon Peuple, je te prends à témoin de la vérité des faits que je remets sous tes yeux ?

C'est dans cet état des choses, que les Citoyens dignes de ce titre, le plus beau de tous les titres, attendaient le triomphe des lois sur l'anarchie, et de la vertu sur le crime, pour te parler, et pour écrire sur les plus grands intérêts de la Patrie, qui demande vengeance des attentats d'une dictature infernale.

Peuple, le passé nous affligeait : l'avenir nous effrayait avec raison ; le lendemain d'un jour de deuil et de spoliations, n'était que la veille d'un jour plus douloureux encore. On frémissait en pensant au déluge de maux dont nous étions environnés. Mais s'il est accablant de s'appésantir sur l'idée de nos malheurs, il est utile, il est nécessaire de t'en démontrer les causes premières, aujourd'hui que le présent nous rassure et nous console. Je pense que nous serons toujours ce que nous fûmes avec gloire et loyauté. Le nom de la grande famille est FRANÇAIS : celui de la mère commune est PATRIE : le berceau de tous ses enfans est la LIBERTÉ soumise aux lois. Je le dis d'après l'expérience de quatorze siécles, et d'après le sentiment qui ne trompe jamais.

Mais la voix du devoir, plus impérieuse que toutes

les considérations politiques, nous ordonne de dénoncer à la génération présente, et par elle à la postérité, les attentats commis contre l'ordre public, contre la moralité d'un grand Peuple et la loyauté nationale.

J'ai dit qu'il était nécessaire de démontrer les causes premières de tous les maux qu'a éprouvés la Patrie, et dont elle gémira long-tems encore, malgré la renaissance de l'ordre politique. Peuple, tu vas remonter avec moi à ces causes funestes : je suis loin de vouloir tromper le public, et encore moins de tenir à aucune secte : lorsque je me nommerai, tu diras : *Aimer la vérité, voilà sa Religion : la dire avec énergie, voilà sa profession de foi. Il a obtenu deux récompenses dignes de lui, l'estime publique et la haine des hommes dont la justice fait la censure.* . . . . . .

J'ai dit au commencement de ce travail, qu'il est des tems où tout un Peuple n'est ni de son siécle, ni de son pays, ni de son caractère naturel, et que la France semblait être devenue étrangère à ses propres intérêts. Rien n'est plus vrai : mais comment s'est opérée cette métamorphose? le voici. Les conspirateurs se sont dit : « Le Peuple Français » est sensible, aimant et confiant; il parcourt aisément les extrêmes ; il nous sera facile de le » tromper avec de grands mots, qui prendront successivement, en sortant de nos bouches, toutes les » formes de *Prothée*, toutes les significations qu'il » nous plaira de leur donner. Si ces mots qui formaient jadis la langue des barbares, ne suffisent » pas, nous en créerons d'autres aussi inintelligibles, » et la corruption que nous allons mettre en usage,

» achevera ce que les mots auront commencé . . . »

Peuple, voilà le projet de quelques-uns des perfides mandataires à qui tu avais confié ta destinée ! ce projet a réussi.

On s'est servi de toi, comme d'un bâton à deux bouts, dont on a frappé ou tes amis ou tes guides, les uns qui te faisaient du bien, les autres qui voulaient t'éclairer sur le poison dont on t'inoculait. Mais allons pas à pas. Rien au monde n'est aussi féroce que l'orgueil des hommes bornés qui aspirent à tout : que serait-ce s'ils devenaient puissans? Peuple, je te le demande ? tu l'as vû.

C'est ce misérable orgueil d'usurper une autorité odieuse, et d'être craint et haï, sans être respecté, qui a coûté à la France encore plus de milliers d'hommes, que de millions : ce n'est pas dire peu.

La mesure de l'amour-propre et de l'égoïsme est donc en raison inverse du génie et des grands talens : les ennemis de la Patrie te l'ont prouvé.

La prétendue Liberté qui écumait sur les lévres des conspirateurs, était bien différente de l'auguste Liberté qui inspire l'amour des vertus républicaines, l'esprit de justice et de paix, le respect pour les lois, etc. Celle que le patriotisme des lévres t'a vantée et promulguée, est la mortelle ennemie de l'autre ; elle n'aime que les troubles, les proscriptions, les ravages.

Il ne fallait rien moins qu'une subversion totale de tous les principes reçus chez tous les Peuples civilisés, pour former et exécuter le plus grand de tous les forfaits, le projet de corrompre douze millions d'âmes à-la-fois, afin de les soulever *en masse*, et de les armer contre les plus fidéles de tes Repré-

sentans, et tous les hommes probes, tes seuls amis.

C'était l'unique but de ces démagogues forcenés, qui affectaient alternativement, dans leurs discours ou dans leurs écrits, le langage trivial ou celui des furies, les idées absurdes et l'audace révoltante de la lie de la Nation: ce sont eux qui ont secoué par-tout les torches de la discorde, et qui ont fini par corrompre les mœurs et l'opinon de la multitude, à tant par heure, par jour et par mois. Ainsi, les mouvemens dirigés ont produit les mouvemens aveugles: ainsi, la crédulité publique est devenue une ferme générale très-productive pour les PART-PRENANS: eux seuls gagnaient à ce commerce de la révolte et du crime: mais toi, bon Peuple, qu'y gagnais tu? L'oppression au lieu de protection, une mort lente et non la vie: tu ne pouvais ni manger, ni te vêtir; car pour mieux te subjuguer, on ajoutait à ta misère réelle, la disette factice de tous les objets de première nécessité. De-là, cette détresse affreuse où la Patrie ne s'était jamais trouvée. Le trésor public était devenu semblable au tonneau des *Danaïdes*, aussitôt vide que plein. La seule organisation des Comités *révolutionnaires*, a couté, dit-on, cinq cent millions, c'est à la Convention même où cela a été dit. Comment, en écrivant pour le public, le respecte-t-on assez peu, pour rassembler sans pudeur de plates, de dégoutantes rapsodies, d'absurdes, d'insolentes, de calomnieuses diatribes contre les Représentans de la Nation, les plus dignes de sa confiance? Ces libelles se vendaient publiquement sous les Galleries du Palais National, et à la porte même de l'Assemblée. Il est vrai que les titres et la rédaction de ces diatribes, marqués au coin des plus mauvais

lieux, révélent les tripots où ils ont été forgés. La fable des harpies dont le souffle et les griffes empoisonnent tout ce qu'ils touchent, est l'emblême de ces écrits qui renferment autant d'impostures que de lignes. Mais la raison, le vrai patriotisme, l'amour du bien public, sont loin de recourir aux calomnies, aux injures, aux menaces, aux proscriptions : ce ne sont pas là les armes dont elles se servent pour rappeler au devoir ceux qui s'en écartent. Peuple induit en erreur, voilà la mâne journalière dont on t'a nourri, au defaut des subsistances qui disparaissaient à volonté, pour te porter aux plus grands excès ?

C'est de cette manière que l'air vital de la liberté a été infecté des miasmes de la licence qui a organisé l'anarchie, et que l'agitation des flots a duré plus long-tems que la tempête.

Dans la crainte que les Citoyens, long-tems aveuglés, n'ouvrissent enfin les yeux sur les malheurs de l'anarchie, et ne se refroidissent sur les sentimens de haîne qu'on leur avait appris à vouer à ceux qui les faisaient vivre, les conspirateurs même supposaient des conspirations renaissantes, pour faire enfanter de nouveaux crimes. L'or d'une main, le poison de l'autre, cherchant par-tout des victimes et des complices, ils sont parvenus, d'attentats en attentats, à violer tout ce qu'il y a de plus sacré pour les hommes : toujours un crime en améne un autre; et delà cette multitude incroyable de délations, d'horribles calomnies, de proscriptions barbares, d'atrocités sanguinaires : effrayant tableau qui semblerait prouver que les méchans sont les lions de la plaine. Peuple doux et humain par caractère, je te le demande :

une autre Patrie que celle des tigres, pourrait-elle autoriser une pareille barbarie?

En effet, la mort, *mise à l'ordre du jour*, n'était plus un asyle pour les innocentes victimes de la tyrannie, puisque le tombeau n'était pas le terme où les persécutions et les vengeances finissent. La rage des conspirateurs faisait ouvrir les tombeaux, exhumer les cadavres, pour les outrager encore. Peuple, c'est sous tes yeux que ces scènes atroces et impies se sont passées; as-tu versé des larmes de douleur, de scandale, d'indignation? Elles t'en eussent arraché, sans doute, si la terreur ne les eût concentrées dans ton cœur.

A quoi ont abouti ces sermens solemnels, prêtés vingt fois pour une, de défendre, au péril de la vie, la liberté, la sûreté, les propriétés foncières et mobiliaires de tous les Citoyens? Ces sermens dont on faisait littière, n'ont servi qu'à *milliarder* les parjures: on a violé avec impudeur les propriétés personnelles, foncières, mobiliaires, au nom de la Loi; de la Loi faite pour les défendre; de la Loi qui punit les atteintes qu'on leur porte; de la Loi, enfin, mot sacré, devenu blasphème dans la bouche impure des ennemis de la Patrie. Un Peuple qui veut vivre et mourir libre, doit être juste en tout et par tout. Ouvres les fastes des Nations? tu verras que l'injustice a été le principe de la décadence de tous les Empires, et que les chaînes de la servitude ont été forgées de ses mains. Pour te rendre fauteur ou complice de leurs attentats, les conspirateurs ont eu recours au *Machiavélisme*; Peuple, ils t'ont dit : *Les formes ne sont pas faites pour le* DICTATEUR *qui les crée :* tu les as cru sur parole.

Ils t'ont dit avec le fougueux et l'insensé *Jurieu : Le Peuple n'a pas besoin d'avoir raison pour valider ses actes ;* ce blasphème politique a produit son effet. Ce point obtenu, tes corrupteurs ont osé te dire : NOUS TE COMMANDONS, OBÉIS!

Ainsi, la foudre née des exhalaisons sorties du sein de la terre, finit par épouvanter et dévaster cette même terre d'où elle tira ses principes.

Peuple! c'est ainsi qu'après avoir acheté le crime avec les produits des Domaines Nationaux, on t'a taillé en finances pour remplacer des déprédations inouies. « Nos victimes sont là, disait le triumvir, » l'antre du lion est ouvert ; voyons tout en nous, » et rien au-delà de nous : égorgeons et dépouillons ».

Le glaive de ces furieux nous rappelle ces dogues acharnés qui formaient l'avant-garde des armées de *Pisare*, de *Cortèz*, etc.

Voilà, Peuple, voilà l'esquisse de la morale, des principes, des actions de ces nouveaux *Érostrates* qui ont organisé tous les crimes connus, et tous ceux dont les tyrans d'*Argos*, de *Miscène*, d'*Agrigente* et de *Rome* n'avaient pas eu l'idée. Mais la vérité n'offense que ceux qu'elle fait rougir : tes crimes sont ceux de tes corrupteurs : ces vérités terribles, au-lieu de te faire baisser les yeux, te les ouvriront infailliblement : ta loyauté m'en répond. La responsabilité des excès populaires n'appartient qu'à ceux qui les provoquent, qui les dirigent et les autorisent par leurs exemples. Veux-tu savoir ce que pensent, ce que disent les puissances confédérées contre la France libre ? Elles pensent et disent : « Il ne faut pas confondre avec le Peuple Français, une poignée de factieux et d'agitateurs, qui sont les

» véritables ennemis de ce Peuple. Ils n'ont rien né-
» gligé pour le faire précipiter avec eux, sur le char ré-
» volutionnaire, roulant sur une arêne jonchée de cada-
» vres, pour usurper le pouvoir suprême de la Nation,
» et la gouverner avec un sceptre de fer rouge ».

Il n'en sera rien. Nos tyrans seront écrasés sous leurs propres boulevards.

Il est décrété que tout Citoyen est maître de manifester son opinion : à plus forte raison un Peuple souverain a-t-il le droit de manifester la sienne. Ainsi lorsque dans le nombre de tes mandataires, il s'en trouvera de parjures et de perfides ; lorsqu'ils se feront *vipères* pour te déchirer le sein, TU DEVIENDRAS AUSSITÔT LIME POUR EUX ; ton amour pour la Liberté me l'assure. La Liberté ou la Mort : voilà ta devise ? Tes desirs les plus chers, tes vœux les plus ardens, sont d'être aussi heureux que tu mérites de l'être : eh bien! tu ne trouveras le bonheur que dans la religieuse observation des lois, et la pratique journallière des vertus sociales. Ils sont douze millions de fois coupables ces hommes qui t'ont précipité dans l'abyme de l'anarchie ?

Bon Peuple ! les douces jouissances, les vrais plaisirs sont toujours du côté de l'ordre ; mais ils ne sont jamais le partage du trouble, de la confusion, de la révolte. On t'a fait confondre la licence avec la liberté, sans t'appercevoir que l'une va oujours sans choix, et sans frein, et que l'autre n'agit jamais sans régle, sans poids, sans mesure.

RÉSUMÉ.

L'union est L'ESPRIT DU BIEN, et la désunion L'ESPRIT DU MAL : la même union qui identifie l'âme avec le corps doit donc régner entre le Peuple et ses Représentans. Une Représentation Nationale constitutionnelle, formant aujourd'hui un tout régulier, n'a et ne doit avoir qu'une volonté, qu'une force, qu'une action générale dans un centre commun, où tous les efforts du patriotisme éclairé, où tout ce qui est juste, bon, utile, doivent aboutir. Et puisque c'est dans son sein que tous les intérêts particuliers doivent se reconcilier avec l'intérêt général, c'est de ce même sein que sortira le souffle vivifiant, le principe conservateur de la République Française, une et indivisible à jamais.

---

(1) *Quatrain fait à la conciergerie, au moment même où deux innocentes victimes des Triumvirs allaient être conduites à l'échafaud.*

De l'horreur qui nous environne,
Mon ami, pourquoi frémis-tu?
Lorsque le Crime est sur le trône,
L'échafaud est pour la Vertu.

Peuple, est-ce avec ce sang-froid, ce courage héroïque, que tes tyrans ont subi la mort?

ANNONCE.

Les tyrans de la France ont adultéré ses mœurs et corrompu l'esprit public. C'est pour remédier à cette *peste morale*, que le Comité d'instruction consacre son tems et ses veilles à des travaux, dont la régénération nationale est le but: et c'est pour parvenir à ce chef-d'œuvre de législation, que ce même Comité invite les hommes éclairés et sages à le seconder de leurs lumières.

Mais, si l'instruction est la dette de la Patrie, envers tous les Citoyens, je suis un des fils aînés de cette mère commune, et la piété filiale m'impose la tâche de contribuer, en raison de mes facultés, au payement de la dette maternelle. C'est pour m'acquitter de ce devoir, que *j'ai mis en réquisition* les fruits de quarante-cinq années d'études. Les premiers battemens de mon cœur éclairé, furent pour cette Patrie si chère aux vrais Français; je lui consacre les derniers: le sentiment le dit; cela est vrai.

Je publierai donc incessamment (si je suis secondé à mon tour) un travail, en vingt-six à trente cahiers, qui ne souffriront d'autres retards que ceux de l'impression.

Ce travail est :

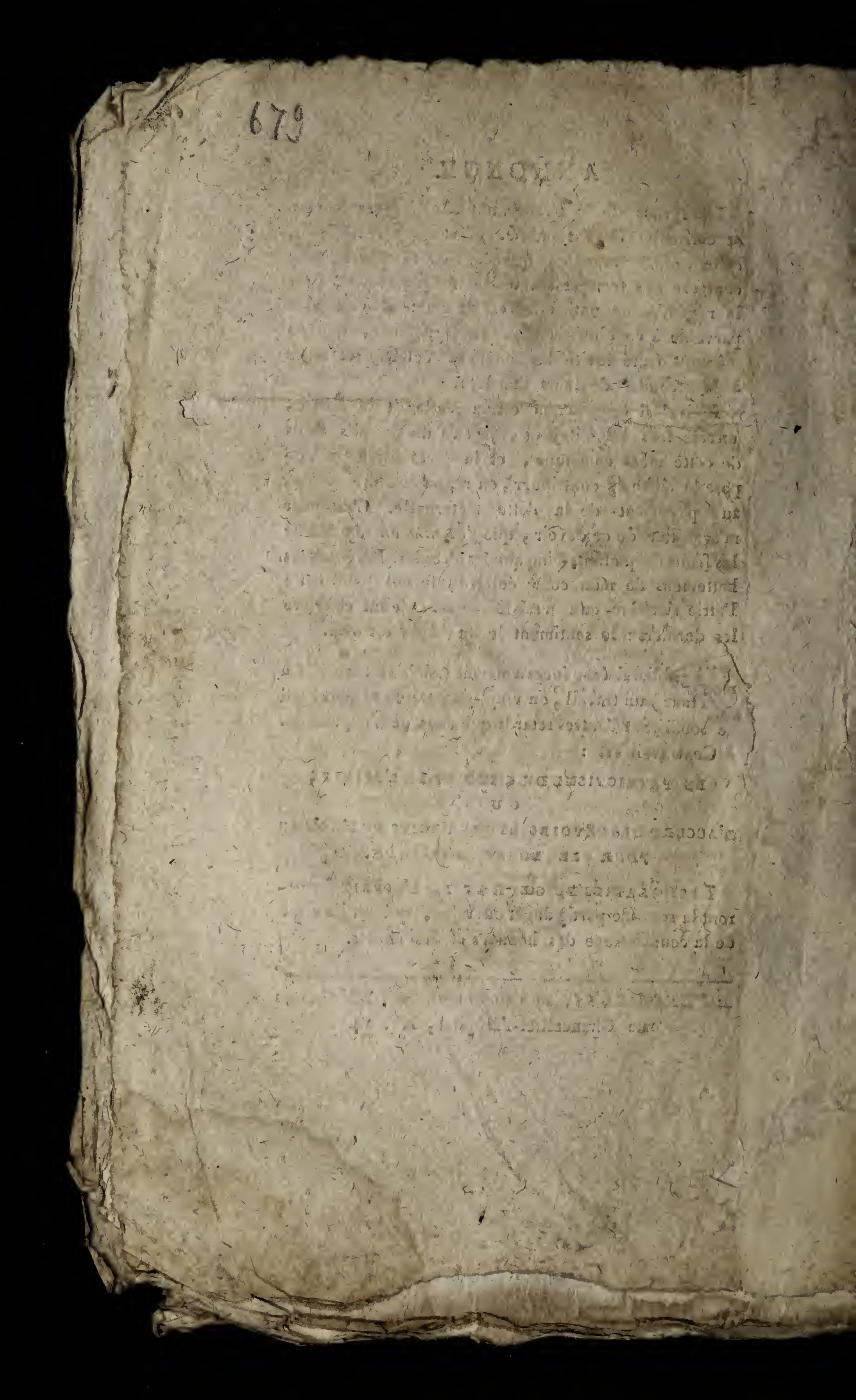
LE PATRIOTISME DU CŒUR ET DE L'ESPRIT,

OU

L'ACCORD DES DEVOIRS ET DES DROITS DE L'HOMME POUR LE BONHEUR COMMUN.

LES MALADIES DU CŒUR ET DE L'ESPRIT formeront la seconde partie de cet ouvrage, qui est le fruit de la connaissance des hommes et des choses.

A VERSAILLES, de l'Imprimerie de LEBLANC, rue Chancellier-l'Hôpital, N°. 14.


679